

MICHEL DÉON

de l'Académie française

Lettres de château

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE BALCON DE SPETSAÏ («Folio», n° 1524).

UN PARFUM DE JASMIN, *nouvelles* («Folio», n° 1055).

LES PONEYS SAUVAGES, *roman*. Prix Interallié («Folio», n° 71).

UN TAXI MAUVE, *roman*. Grand Prix du roman de l'Académie française («Folio», n° 999).

LE JEUNE HOMME VERT, *roman* («Folio», n° 2858. Nouvelle édition augmentée d'une préface de l'auteur).

LE JEUNE HOMME VERT — LES VINGT ANS DU JEUNE HOMME VERT. Édition en deux volumes.

THOMAS ET L'INFINI. *Illustré par Étienne Delessert* («Folio cadet», n° 202).

THOMAS ET L'INFINI «La Bibliothèque Gallimard», n° 103. *Accompagnement pédagogique par Isabelle Genier et Cécile Templier.*

LES VINGT ANS DU JEUNE HOMME VERT, *roman* («Folio», n° 1301).

DISCOURS DE RÉCEPTION DE MICHEL DÉON À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE FÉLICIEN MARCEAU.

UN DÉJEUNER DE SOLEIL, *roman* («L'Imaginaire», n° 145; «Folio», n° 2857).

«JE VOUS ÉCRIS D'ITALIE...», *roman* («Folio», n° 1720).

MA VIE N'EST PLUS UN ROMAN, *théâtre* («Le Manteau d'Arlequin», nouvelle série).

LA MONTÉE DU SOIR, *roman* («Folio», n° 2038).

JE NE VEUX JAMAIS L'OUBLIER. Édition revue et corrigée avec une préface de l'auteur («Folio», n° 2157).

DISCOURS DE RÉCEPTION DE JACQUES LAURENT À L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET RÉPONSE DE MICHEL DÉON.

UN SOUVENIR, *roman* («Folio», n° 2373).

Suite des œuvres de Michel Déon en fin de volume

LETTRES DE CHÂTEAU

MICHEL DÉON

de l'Académie française

LETTRES
DE CHÂTEAU

À LARBAUD, CONRAD, MANET, GIONO,
POUSSIN, TOULET, BRAQUE, APOLLINAIRE,
STENDHAL, MORAND

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 60.*

© Éditions Gallimard, 2009.

Le monde des vivants renferme à lui seul assez de merveilles et de mystères qui agissent de façon si inexplicable sur nos émotions et notre intelligence que cela suffirait presque à justifier qu'on puisse concevoir la vie comme un enchantement.

JOSEPH CONRAD

Préface

QUELQUES ENCHANTEMENTS

Debout sur un pic dominant la mer de nuages d'où émergent d'autres pics dans les lointains, cet homme en redingote, aux cheveux roux ébouriffés par les vents glacés des cimes, je l'avais imaginé quelques années avant dans un court roman et voilà que nous nous rencontrions dans un musée étranger grâce à un peintre qui l'avait pareillement rêvé. De dos, appuyé à sa canne, il contemple une image du Monde à l'heure qui pourrait être celle de la Création comme celle de sa Fin. Le visage reste un mystère. Tout est dit par sa silhouette élancée, sa pensive immobilité après l'ascension, le froid silence des grandes altitudes. Il date du début du XIX^e siècle alors que mon imaginaire ami, ou, si l'on veut, mon porte-parole, est d'une époque où l'on ne pratique plus la montagne en redingote, col dur et cravate. Ces deux hommes que séparent tant d'années — le tableau date de 1817, mon livre de

1987 — imposent un silence si froid qu'on aimerait leur poser une main sur l'épaule et les ramener à terre. À leurs pieds, la mer de nuages recouvre tout ce qu'ils semblent décidés de quitter et d'effacer de leurs vies, pour affronter seuls, d'Homme à Dieu, la Révélation si proche. Tels des noyés, quelques pics lointains déchirent l'ouate si dense des nuages pour les retenir encore un temps avant les adieux. Quelle ivresse ce serait de les voir plonger dans les abîmes et amerrir dans les limbes où sont les pacifiques!

L'ascensionniste en redingote est l'œuvre de Caspar David Friedrich. Au Kunsthalle de Hambourg, l'homme à la redingote médite dans une salle réservée aux œuvres romantiques de son créateur. L'autre, celui que j'appelle « mon ami », est enfermé dans les pages d'un roman dont, par bonne éducation, je tais le titre. Il emprunte son nom au merveilleux peintre animalier, l'Américain James Audubon, contemporain de l'Allemand. L'emprunt est fait sans autre grande raison, dirais-je, que la grâce de ce patronyme et une commune fascination pour le peuple des oiseaux qui défie la pesanteur.

Au Kunsthalle, l'homme à la redingote, perdu dans des pensées qui ne peuvent être qu'admirables, attendait mon ami et retrouve, gorge serrée,

les paroles d'une hymne de son enfance : *Plus près de toi mon Dieu*, espoir et adieu aux choses d'ici-bas.

Rien n'est tout à fait fortuit. Depuis des siècles, l'Art et la Fiction entretiennent d'intimes relations, l'un avec l'immédiateté, l'autre avec la durée. La peinture montre à voir, les romans et la poésie déchiffrent des messages. Ces quelques évocations des auteurs de chevet et des œuvres qui ont nourri ma vie disent ma gratitude. Nous sommes leurs enfants rebelles ou soumis. J'ai vécu leurs œuvres. Je me suis baigné sur une plage de Corfou avec Ulysse et Nausicaa, j'ai marché dans Milan avec Stendhal, été à Guéthary avec Toulet, navigué en mer de Bengale avec Conrad, retrouvé Larbaud quelque part en Europe, médité avec Braque à Varengeville, passé une journée à Manosque chez Giono et Morand m'a suivi partout. Nicolas Poussin est dans mon panthéon. Je leur dois bien quelques lettres de château.

Le murmure des adieux

LARBAUD

Que cherchons-nous en lisant des romans ? La vie d'un autre, les vies de ceux dont nous séparent des conventions, des respects, des timidités, des ignorances et aussi, très souvent, l'argent et la naissance qui ouvrent tant de portes ? Chaque lecteur a sa propre lecture, intrinsèquement semblable à son ego. La baguette de fée du romancier abolit les distances et le temps, se joue de la logique et ordonne le hasard. En somme, le roman est la clé de nos songes au prix d'un effort très minime : la lecture. Pour nous récompenser de cet effort, nous voici avec Gargantua compassant la population parisienne, ferrailant avec d'Artagnan, à la traîne d'un adolescent romantique égaré sur le champ de bataille de Waterloo, pensionnaire de la Maison-Vauquer, révolutionnaire en Chine, trafiquant d'armes en mer Rouge, dînant chez la duchesse de Guermantes ou, par la fenêtre du wagon-lit d'Ar-

chibald Olson Barnabooth, regardant avec mélancolie défilér le paysage allemand.

Ces vies par procuration sont les généreuses offrandes du roman. Mais, qui est, réellement, derrière le récit, tantôt invisible et secret, tantôt irritant et tonitruant, qui est le magique créateur de ces vies dans lesquelles — nous les modestes pantoufleurs au coin du feu — nous entrons guidés, fascinés par lui? S'il a du talent, la tentation est grande de croire que le roman n'est pas roman, qu'il est souvenir, aventure vécue à peine masquée par pudeur ou convenance, ou même délire narré par un hypothétique survivant, un témoin lucide de ces autres vies offertes en partage. C'est injustement dénier à l'auteur véritable — l'inventeur au sens propre du mot — les pouvoirs tout-puissants de l'imagination.

A. O. Barnabooth, ses œuvres complètes, a valu cette méprise à Valéry Larbaud. Il est difficile d'ouvrir une quelconque histoire de la littérature sans rencontrer cette assimilation de l'auteur à son héros, un riche amateur, habitué de l'Harmonika-Zug, des grands paquebots et palaces. Sans que ce soit entièrement faux, c'est fort exagéré. Il suffit de lire le *Journal* de Larbaud pour apprendre que, même s'il fut, dans les beaux temps de son adolescence puis dans sa maturité des années 1920, un

bourgeois de l'espèce qu'on dit fortunée, il n'en vécut pas moins avec réserve : à Londres, chez une logeuse dont la fille à peine pubère lui inspira un court roman (*Beauté, mon beau souci*) qui, à son tour, inspira Nabokov (*Lolita*) ; à Alicante, pendant deux ans de la Grande Guerre, dans une famille assez modeste, heureusement dotée de trois jeunes filles ; en Italie, à Portofino, il s'installe dans la chambre nue d'une vieille maison et la meuble d'un lit en fer, d'une table, une chaise et une armoire. Rien de fabuleux même si, après une nuit dans un palace de Bussaco, au Portugal, il en tire un joli récit : *200 chambres, 200 salles de bains*.

Mme Larbaud mère a lutté sévèrement contre la prodigalité de son fils : conseil judiciaire, pension modérée. Valery hérita une fortune déjà blessée par la guerre et la Grande Dépression. Même les capitaux les plus solides résistent mal aux crises quand on ne leur insuffle pas un sang nouveau. Les dernières années de sa vie active seront fort sages et, si Larbaud n'est pas le richissime Barnabooth (10 450 000 livres sterling de rentes), Barnabooth, lui, est un Larbaud agrandi, mythifié, supraterrestre, délivré des misères de la trivialité.

Quand, en 1913, la NRF publia *A. O. Barnabooth, ses œuvres complètes*, peu de critiques perçurent que ce roman bouleversait tranquillement, sans

éclat scandaleux, l'art du roman bien plus que n'y parviendraient le surréalisme dix ans après, le nouveau roman deux générations plus tard et la pornographie à la fin du xx^e siècle. *Barnabooth* a précédé de dix ans l'*Ulysse* de James Joyce et lui a ouvert les portes de toutes les libertés, avec une grâce, une élégance, une « politesse » rares dans les révolutions littéraires, si rares que ces audaces sont méconnues par les historiens de la littérature du xx^e siècle alors que l'*Ulysse* de Joyce passe pour le seul, le grand, l'éblouissant feu d'artifice qui inaugura une nouvelle ère du roman.

Barnabooth semble n'être d'abord qu'un charmant puzzle de virtuose qui dissimule la singularité et l'audace de son intention. Larbaud joue bien un jeu, non pas au détriment du lecteur pour le snober, le dérouter ou exciter sa libido, mais pour son propre plaisir, et ce plaisir est si évident qu'il nous envahit et nous aveugle même sur l'admirable leçon du livre et son chant du cygne. Plaisir d'esthète, plaisir d'un amateur heureux de partager ses bonheurs. Larbaud traite ses lecteurs en gens de goût.

Il ne s'amuse pas moins à étonner ces mêmes lecteurs et à commencer son roman — puisque roman il y a — par un conte déroutant au premier abord : *Le Pauvre Chemisier*. D'un charme aigre-

doux, il pourrait être signé par Alphonse Allais. Qu'on ne s'y méprenne cependant pas : c'est un avertissement. Tout le caractère de Barnabooth est déjà là, avec ses fortunes et ses infortunes, ses coups de cœur et ses mufleries. Après ce désinvolte lever de rideau, le roman pourrait commencer, mais... non, le prétendu journal tenu par le milliardaire débute par des poèmes ! Personne ne s'y trompe. L'auteur de ces vers exquis, c'est le vrai Larbaud, sa voix douce, mélodieuse sur une portée de nostalgie :

*J'aime ce village, où sont les orangers
Sans se voir, deux jeunes filles se disent leurs amours...*

Ou, encore, à Marseille :

*Je désire un matin de printemps, un peu grisâtre, dans la chambre
d'hôtel,
La fenêtre ouverte en coin sur la rue de Noailles, à l'air frais,
Et voir là-bas (cinq heures, pas encore de tramways)
Le calme Vieux-Port et les bateaux du château d'If.*

Assuré que nous l'écoutons, que nous sommes bien là, toujours attentifs et soumis à son discours, l'auteur referme aussitôt la lucarne pour commencer son roman, le journal tenu par Barnabooth.

Premier cahier :

Florence le 11 avril 190.

À l'hôtel Carlton

sur le Lung'Arno Amerigo Vespucci :

Je suis depuis bientôt quatre heures dans cette curieuse ville américaine, bâtie dans le style de la Renaissance italienne, où il y a trop d'Allemands. Hier matin, j'étais à Berlin...

Nous allons voyager. Le journal de A. O. Barnabooth sera daté, tout au long, de San Marino, Trieste, Moscou, Serghiévo, Pétrovskoïé, Saint-Pétersbourg, Londres, Copenhague. Nous sommes en Europe, une Europe fantomatique aujourd'hui, une Europe encore stendhalienne et déjà post-gobinienne dont l'esprit se joue des frontières.

Quel terrain de chasse aux émotions pour un jeune homme malade de sa fortune, cherchant désespérément à la faire oublier ! Hélas ! ses fabuleux revenus collent à la peau d'Archibald et ses générosités sont sans mérite. D'une ville à l'autre, il parfait son apprentissage du cynisme, de la goujaterie, de l'indifférence sans en être plus dupe que ses amis intimes : l'inspiré prince Stéphane, l'impécunieux esthète Claremoris ou le marquis du Putouarey qui, premier signe d'une victoire de la morale, met fin à une vie de débauches et de frivolités en

se cloîtrant dans l'étude des sciences et la fidélité conjugale. Les dames passent, provoquant chez notre innocent jeune homme de brusques fièvres. L'illusion d'Archibald est que l'amour — ou disons le *conjungo* — est le seul sacrifice qui lui fera pardonner sa fortune. Malheureusement, les femmes qu'il rencontre sont de fuyantes créatures : presque aussi riches que lui, il ne leur en impose pas, ou « plébésiennes » elles ont pris trop de plaisir à se vendre à qui leur plaît. Archie, comme l'appellent ses amis, court après un mirage. Rude initiation.

A. O. *Barnabooth* aurait pu s'intituler « Le Livre de la Sagesse », cette sagesse que le milliardaire désespère de jamais acquérir, découvrant innocemment qu'elle est le fruit d'« une usure de nos sentiments et du refroidissement de notre ferveur ». Son éducation de prince et son court passé (il a vingt-trois ans) le privent à jamais de savourer des plaisirs avec le commun. Visitant un musée florentin, il est écœuré (déjà !) par les touristes à la pensée que « ses tableaux favoris allaient être reflétés par les yeux niais et durs d'un groupe de *Pfaffen* prussiens buvant le sermon d'un guide ». À ceux qui considèrent avec pitié son désarroi, il crie la gorge serrée : « Mais comprenez donc que, malgré mes 10 450 000 livres sterling, je vous vaux bien ! » Il y a pires drames, mais chacun ne voit que le sien.

Archie vit les derniers bonheurs de l'Europe. Passant devant une librairie danoise, il en note un signe. On n'y expose que des livres étrangers : « As-tu remarqué comme le territoire français rétrécit aux devantures des librairies internationales ? »

Un étau fléchit : l'Europe court ingénument au drame. La catastrophique guerre intestine de 1914 est aux portes. Il faut se dépêcher de tout embrasser : les trésors de la Toscane, la gloire de Saint-Pétersbourg, les mystères de Londres, les tentations de Naples, la belle Angiola Cacace qui dissimule des images pieuses sous l'oreiller de ses amours vénales, les livres rares et les amis qui, comme à la fin d'une pièce de théâtre, ne veulent plus jouer et disparaissent dans les coulisses. Le rideau tombe lentement. Les machinistes éteignent les lumières.

Barnabooth mesure enfin sa solitude. Elle est dramatique, si dramatique qu'à la veille de son retour il épouse à Londres l'aînée de deux jeunes compatriotes qu'il a tirées de la misère. Le lecteur, miséricordieux, lui souhaite aussi quelques familiarités avec la plus jeune. Sa belle soif d'amour en a besoin.

À Campamento (Amérique du Sud), Lolita, la vieille gouvernante qui l'a élevé, attend le retour du fils prodigue. Ce quêteur d'absolu n'a jamais été qu'un grand enfant.

Aux Éditions La Palatine

UNE JEUNE PARQUE, *eaux-fortes de Mathieu-Marie.*

Chez Alain Pivrot

SONGES, *eaux-fortes de Baltazar.*

Chez André Biren

LETTRE OUVERTE À ZEUS, *gravures de Fassianos.*

LES CHOSES, *gravures de Maud Gruder.*

G., *gravures de George Ball.*

AVANT-JOUR, *gravures d'Olivier Debré.*

À L'Imprimerie Nationale

DERNIÈRES NOUVELLES DE SOCRATE, *gravures de Jean Cortot.*

Aux Presses Typographiques

DE NAZARE..., *bois gravés de George Ball.*

Au Cheval ailé

JASON, *gravures de George Ball.*

Aux Éditions Fayard

DISCOURS DE RÉCEPTION D'HÉLÈNE CARRÈRE D'ENCAUSSE ET
RÉPONSE DE MICHEL DÉON.



Lettres de château Michel Déon

Cette édition électronique du livre *Lettres de château*
de *Michel Déon*
a été réalisée le 09/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en août 2009 (ISBN : 9782070125418)
Code Sodis : N32153 - ISBN : 9792070285166